

Le Journal des Arts
2 – 15 janvier 2015

ENTRETIEN

JANNIS KOUNELLIS, artiste

« Je ne me suis jamais considéré comme un moderniste »

□ Né en Grèce en 1936 et installé à Rome depuis 1956, Jannis Kounellis a été l'un des piliers (aux côtés de Mario Merz, Giovanni Anselmo, Luciano Fabro, Giuseppe Penone...) du mouvement de l'arte povera créé par le critique Germano Celant en 1967. Le Musée d'art moderne et contemporain de Saint-Étienne a invité l'artiste à réaliser une œuvre in situ et retrace 25 ans de ses créations.

Avec le recul quel regard portez-vous sur l'aventure de l'arte povera ?

L'arte povera n'est pas né d'un manifeste, ni d'une déclaration, ce qui fait que le mouvement a été moins dogmatique que d'autres. Nous étions des personnalités différentes qui avions comme point commun le désir de sortir du cadre du tableau. Ce qui ne veut pas dire sortir de la peinture, au contraire. Mais sortir du tableau nous paraissait la meilleure solution pour avoir une disponibilité, un dialogue avec les autres, avec l'extérieur. Nous étions encore dans un climat d'après-guerre et nous ressentions un besoin très fort d'établir des liens avec la France, l'Allemagne, l'Europe en général, comme le montrent d'ailleurs les expositions que nous avons faites à l'époque.

En quoi le fait de sortir du tableau vous donnait-il plus de disponibilité ?

Je me souviens que pour ma première exposition dans un musée, à Lucerne, en Suisse, en 1977, j'étais arrivé comme ça, les mains dans les poches. Je n'avais rien envoyé avant, je n'apportais rien. Cette façon de vivre dans l'espace, et même vivre l'espace, devenait une prérogative. S'insérer ainsi dans l'espace, sans aucun a priori, donnait tout de suite l'un des éléments d'une dialectique et la possibilité d'une dramaturgie.

Comment définiriez-vous cette dramaturgie ?

Elle s'inscrit dans l'histoire de l'expérience picturale de l'Italie. Toute la peinture italienne est dramaturgique, il suffit de penser au Caravage. Mais si cette dramaturgie est inhérente à l'identité profonde italienne, elle va aussi au-delà. *L'origine du monde* de Courbet, c'est dramatique. *Les Demoiselles d'Avignon*, c'est dramatique. Je parle évidemment de langage. Et Goya et tant d'autres. En fait, tout ce qui met l'homme au centre de l'image est dramatique. En commençant bien sûr par le Christ dont les représentations



Jannis Kounellis, vue d'exposition avec *Elementi Labirinto*, *Senza titolo*, 2014, installation in-situ, fer, toile et peinture à l'huile (au centre de la salle) ; *Senza titolo*, 2008, fer et plomb (6 pièces) ; *Senza titolo*, 1967, fer et charbon (au sol).

© Photo : Yves Bresson/MAMC Saint-Etienne Métropole.

sont dramatiques. Mon intuition est que le drame se trouve dans les entrailles de l'Antiquité.

Une exposition comme celle du Musée de Saint-Étienne est-elle encore pour vous dans l'esprit de l'arte povera ?

C'est difficile à dire, mais oui. Le langage est resté le mien. Je suis

comme un cubiste quarante ans plus tard, qui pourrait dire, je n'appartiens plus au cubisme, je ne peins plus du cubisme, je suis cubiste. L'exposition de Saint-Étienne n'est pas une rétrospective mais elle montre des œuvres récentes, comme le grand labyrinthe central [*Elementi labirinto*] et d'autres plus anciennes, dont une de 1968. Mais

JANNIS KOUNELLIS, jusqu'au 4 janvier, Musée d'art moderne et d'art contemporain de Saint-Étienne Métropole, rue Fernand Léger, 42270 Saint-Priest-en-Jarez, tél. 04 77 79 52 52, www.mam-st-etienne.fr, 10h-18h, tj, sauf mardi, entrée 5 €.

je procède toujours ainsi, comme dans mes catalogues où j'aime voir se mêler des œuvres d'époques différentes car elles ne sont pas dépendantes d'une atmosphère. Depuis mes débuts, il n'y jamais eu d'œuvres atmosphériques dans mon travail, c'est très important. Je ne me suis jamais considéré comme un moderniste.